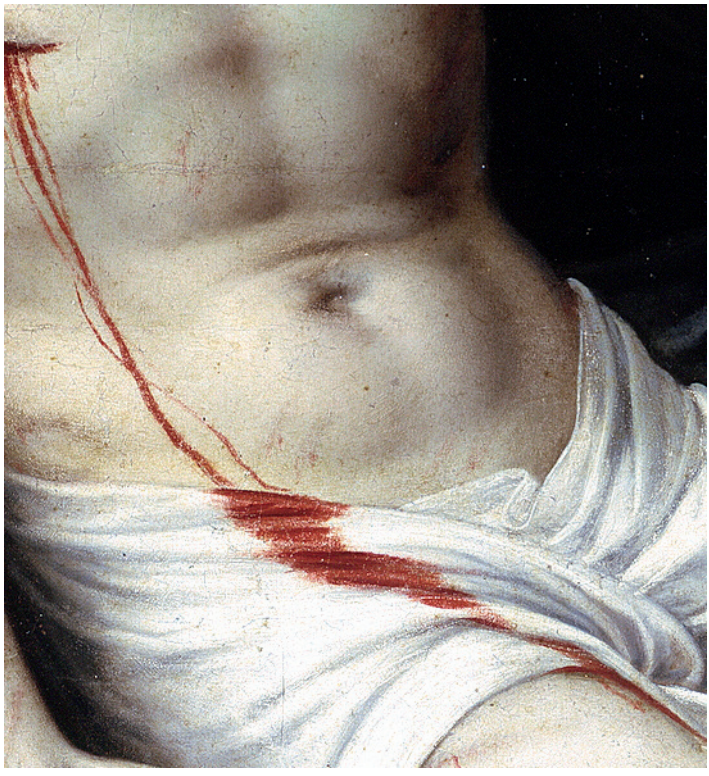
LE SANG EN ESPAGNE

Trésor de vie, vecteur de l'être

XV^e^-XVIII^e^ siècles

Christine Orobitg



CORPS & ÂMES

corps&âmes

LE SANG EN ESPAGNE

Trésor de vie, vecteur de l'être

XV^e^-XVIII^e^ siècles

Christine Orobitg

2018

Presses Universitaires de Provence

© Presses Universitaires de Provence

Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman - F - 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91
pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur http://presses-universitaires.univ-amu.fr/

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

Introduction

Le sang. L'évocation de ce simple mot fascine, suscite l'effroi ou le dégoût. Il renferme une charge d'émotion et de mystère, et accompagne une foule d'images et de croyances qui nourrissent encore puissamment notre culture.

Un support de rêverie : l'imaginaire du sang

La langue contemporaine témoigne de la richesse des images mentales associées au sang. On « se tourne les sangs », on se « fait du mauvais sang » ou encore « un sang d'encre » ; on « a quelque chose dans le sang », on réagit avec « sang-froid » ; on dira aussi que « bon sang ne saurait mentir », qu'un meurtrier a « du sang sur les mains ». L'arrivée d'éléments jeunes ou de nouveaux capitaux est un « apport de sang frais ». On considère le « pur-sang » comme un cheval excellent et on attribue (ou on attribuait) aux aristocrates un « sang bleu ».

Ces représentations ne sont pas spécifiques à la sphère française, puisqu'on retrouve une partie de ces expressions en espagnol (« sangre azul », « pura sangre », « sangre fría »). Le caractère de l'individu s'exprime en termes de sang : « tener una sangre de horchata » (avoir un sang d'orgeat), « no tener sangre en las venas » (ne pas avoir de sang dans les veines), « tener mala sangre » (avoir un mauvais sang), et il en est de même pour les sentiments et les émotions : « bullirle la sangre » (avoir le sang qui bout), « arrebatársele/alterársele la sangre » (avoir le sang altéré, emporté), « subírsele la sangre a la cabeza » (avoir le sang qui monte à la tête), « no quedar sangre en el cuerpo » (ne plus avoir de sang dans le corps).

De nombreuses préoccupations de nos contemporains (depuis le SIDA et l'épidémie de VHC au scandale du sang contaminé en passant par la production de sang artificiel) sollicitent le sang et les représentations affines.

On nous invite à donner notre sang et on nous identifie (du moins, médicalement) par l'appartenance à tel ou tel groupe sanguin. Certaines sectes, comme les Témoins de Jéhovah, refusent la transfusion sanguine. Il n'y a pas bien longtemps encore, on encourageait un convive un peu pâle à boire du vin et à manger de la viande rouge, de préférence saignante, pour « prendre des forces ». Roland Barthes, dans son essai *Le Bifteck et les frites* a d'ailleurs analysé la mythologie attachée à la viande saignante, symbole de force et de vitalité et ses liens avec l'identité nationale française [1].

Le sang ne relève pas, uniquement, du domaine sanitaire : sa représentation met en jeu des problèmes et des notions socioculturelles clés comme la santé et la maladie, l'identité, l'articulation entre le corps et l'âme, la transmission de l'être et, à partir de là, la transmission des qualités et défauts, des vices et vertus, voire des fautes et de leur châtiment. Ces derniers points posent les jalons d'un véritable déterminisme hématologique (où l'individu n'est considéré que comme l'expression d'un sang, d'une *gens*) qui conduit à d'autres questions : la question de responsabilité (individuelle ou collective), le caractère héréditaire des fautes, la contamination (voire l'« infection »), l'exclusion, ou, *a contrario*, la tolérance, la solidarité.

Le sang est également relié aux questions de genre et d'identité sexuelle. Le sang féminin ne vaut pas le sang masculin. Symboliquement associé à la souillure, au déchet et à l'excrément (dans les publicités, le sang des règles est figuré par un liquide bleu, exactement comme l'urine des nourrissons dans les publicités vantant les qualités absorbantes de couches), le sang menstruel a toujours fait l'objet d'interdits et de tabous. Il incarne de manière privilégiée l'impur. La langue reflète ces conceptions à travers un ensemble de stratégies verbales visant à dire sans dire : d'une femme qui a ses règles on dit, par euphémisme, en français, qu'elle est « indisposée », qu'elle « a ses ours », « ses Anglais », « ses culottes françaises [2] » et, de manière symétrique, le dictionnaire espagnol de María Moliner relève à l'article *menstruación* un florilège de mots (*mes, camisa, costumbre, mesillo, periodo*) qui permettent de dire l'innommable.

Cette rapide évocation des représentations et des perceptions du sang dans la culture contemporaine donne un aperçu de l'ambiguïté et de la complexité des représentations qui y sont associées : le sang est rattaché au corps et à l'âme, à l'être, au caractère, aux émotions, à la vie et à la mort.

1 Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1951.

2 Jean-Yves Le Naour et Catherine Valenti, « Du sang et des femmes. Histoire médicale de la menstruation à la Belle Époque », *Clio,* 14, 2001, p. 208.

Il est considéré comme un liquide précieux, un trésor de vie, autant que comme une substance impure, susceptible de souiller irrémédiablement (on pense au sang menstruel, au sang de l'accouchement qui nécessitait la cérémonie des relevailles, à certains interdits religieux qui proscrivent la consommation de sang ou le contact du sang). L'analyse des représentations du sang dans la culture actuelle montre qu'il suscite, au tréfonds de nous-mêmes, une part de peur et de rejet, inséparable de sentiments de fascination et d'attirance. Le sang nous relie à des représentations merveilleuses, à des angoisses latentes et à des fantasmes culturels que le rationalisme et les progrès scientifiques n'ont pas totalement levés.

L'importance que la culture actuelle accorde au sang, sa charge affective, la richesse des représentations qu'il éveille sont le fruit d'un héritage ancien, mais jamais oublié, que cet ouvrage propose d'explorer. On s'apercevra ainsi que notre perception du sang n'est pas aussi éloignée qu'on le croit de la culture et de la sensibilité qui prévalent de la fin du Moyen Âge jusqu'au XVIII^e^ siècle : analyser la représentation du sang permet de faire l'archéologie d'une sensibilité, d'en retrouver les maillons oubliés, les obsessions et les peurs enfouies.

Nous laisserons de côté le thème (très riche) de l'effusion de sang pour nous attacher à la représentation du sang comme humeur, comme liquide vital : nous étudierons ses liens avec le corps et l'âme, sa présence au cœur de miracles et de merveilles, le rôle du sang dans la représentation de l'homme et de la femme et, enfin, son rôle central dans les questions relatives à l'identité, la transmission de l'être, les notions de *gens,* de nation et de race.

Une culture du sang

Notre étude couvre une période allant de la fin du Moyen Âge au début des Lumières, du XV^e^ siècle aux débuts du XVIII^e^ siècle. Ce laps de temps correspondant à trois siècles coïncide avec une période où la perception du sang commence à être rationnalisée sans pour autant abandonner la part de mystère qui l'accompagne.

Dans la culture de cette Espagne ancienne, le sang est (presque) partout : dans les textes médicaux, philosophiques, moraux ; dans le discours sur la famille, sur l'Autre, sur l'identité ; dans les représentations du sexe et de l'amour, dans toute la littérature, dans les proverbes et les miscellanées. Il se diffracte en une multitude de représentations.

Les médecins considèrent la saignée comme un remède universel et le sanguin, comme le tempérament idéal. Mais inversement le sang féminin, celui des menstrues, concentre toutes les peurs.

La noblesse se considère détentrice de privilèges dus à la supériorité de son sang et revendique de ce fait une position sociale prééminente. On se vante de l'ancienneté de son sang et l'on prétend descendre des Goths, tandis que les individus qu'excluent les normes de la pureté de sang (*limpieza de sangre*) font l'objet d'innombrables traités exposant les tares infuses dans leur sang.

Le prestige et l'honneur autant que l'infamie se trouvent subsumés au lignage et au sang, pur ou impur, noble ou roturier. Même le lignage du Christ fait l'objet de traités destinés à prouver l'excellence de son sang.

Méthodes et sources

La représentation du sang est un vaste sujet, qui renvoie à plusieurs domaines : l'histoire des idées, de la médecine, des religions (le sang du Christ, le sang dans la *Bible* et, plus largement encore, son rôle dans les interdits religieux sont des sujets inépuisables). Le sang concerne aussi largement l'anthropologie, les études ethnologiques et folkloriques : de nombreux ethnologues, à commencer par James G. Frazer, qui lui consacre de nombreuses pages de son *Rameau d'Or,* se sont intéressés au sang des règles[3]. L'ouvrage de Jean-Paul Roux adopte une perspective qui croise l'histoire des religions, l'ethnologie et l'anthropologie pour analyser les mythes et les rites associés au sang[4].

Parmi tous ces angles d'approche, un choix – de méthode et de sources – s'imposait. On s'intéressera ici à l'imaginaire du sang, tel qu'il est véhiculé par les discours, les images aussi, laissant de côté des approches ethnographiques ou folkloriques. Bien qu'on ne puisse faire l'économie de de la référence aux faits – qui permettent de mesurer la part de re-création introduite par les consciences – l'accent sera mis sur les représentations, sur leur fonctionnement, leur logique interne, le système de corrélations qu'elles instaurent. Cet ouvrage peut donc se lire comme un livre d'histoire, mais d'histoire des idées, des discours, des représentations, des mentalités.

Quand on étudie des époques éloignées de la nôtre, l'identité des signifiants donne l'illusion d'une coïncidence des signifiés. Or le mot *sang,*

3 James G. Frazer, *Le Rameau d'or*, Paris, Laffont, 1981-1984, 4 vol.

4 Jean-Paul Roux, *Le sang*, Paris, Fayard, 1988.

dans l'Espagne ancienne (comme dans la France ancienne), recouvre des conceptions, des croyances, et, finalement, tout un système de représentation, souvent différent du nôtre, que cet ouvrage se donne pour but de décrire et d'analyser.

Même restreinte au seul champ des représentations, l'étude conduisait à d'innombrables sources : documents iconographiques, chroniques et récits divers, traités médicaux, philosophiques, moraux, religieux, encyclopédies, compilations de miracles, recueils de *mirabilia*, collections de proverbes, traités de démonologie et de magie naturelle, historiettes traditionnelles. L'enquête a été limitée au domaine – déjà très vaste – de l'écrit (imprimé ou manuscrit), en incluant, parfois, des références à l'iconographie, lorsqu'elle permet d'éclairer l'analyse.

L'étude fait la part belle, bien sûr, aux textes médicaux, qui décrivent le sang, ses propriétés, ses fonctions organiques. Volontairement très large, l'éventail des textes examinés comprend aussi bien des autorités médiévales que des textes du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, des textes de médecins prestigieux autant que d'auteurs mineurs. Parce qu'ils associent le sang à divers phénomènes merveilleux et qu'ils l'inscrivent dans un réseau de correspondances reliant macrocosme et microcosme, le recours aux encyclopédies, aux livres de « secrets de la nature », aux recueils de *mirabilia* s'imposait aussi. Les textes sur la noblesse et sur la pureté de sang, les traités politiques et moraux fournissent une foule de représentations reliant le sang aux notions de *gens* et de race, ainsi qu'à des démarches d'identification, de catégorisation et d'exclusion.

La priorité, bien sûr, a été donnée aux textes du XV^e^ au début du XVIII^e^ siècle, publiés dans la Péninsule Ibérique ou dans l'Empire espagnol, qu'ils fussent rédigés en latin ou en langue vernaculaire. Toutefois, il allait de soi qu'on ne pouvait négliger des textes fondateurs, ceux qui servaient de référence. Ce sont les textes bibliques, les traités philosophiques païens et chrétiens, les textes des autorités médicales, de la patrologie grecque et latine. Tout spécialiste sait le poids de l'héritage médiéval. Les encyclopédies (comme le *Liber de proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, traduit en castillan par Vicente de Burgos) et les grands textes de la médecine médiévale (le *Regimen sanitatis salernitatum*, les écrits de Guy de Chauliac, Arnau de Vilanova ou Bernard de Gordon) ont modelé la vision du monde des siècles suivants. Largement édités et diffusés du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, ces discours constituent une réserve auctoriale, un corpus de références obligées : ils sont la source d'un « prêt à penser » que les auteurs du Siècle d'Or intègrent sous les formes les plus diverses d'une intertextualité qui va

de la répétition à la (rare) critique, en passant par toutes les nuances de la glose, du commentaire et de la citation.

Les textes littéraires ont été utilisés lorsqu'ils apportaient une représentation significative, un éclairage intéressant. Un des postulats de l'enquête est que *tout texte* véhicule des représentations et, par conséquent, a vocation à apporter des informations. En ce sens, il n'a pas semblé judicieux d'accorder la priorité ni l'exclusivité des analyses aux seuls textes littéraires. Ces derniers ont constitué des supports d'analyse au même titre que d'autres discours, avec la seule nuance qu'il a été tenu compte de la spécificité de leur perspective. On pourra objecter que ce matériau, loin de proposer une vision fidèle de la réalité, n'en donne qu'un reflet déformé. À cela, on répondra que cette étude ne prétend pas analyser la « réalité » du sang mais les représentations qui en sont données, et que c'est cette part de subjectivité, cette distorsion du réel qui font de la littérature un champ privilégié pour une analyse des stratégies de représentation.

Il eût été possible de limiter l'enquête aux traités médicaux, au discours sur la famille et la *gens*. Mais, d'une part, cela aurait singulièrement appauvri l'image du sang dans l'Espagne ancienne – caractérisée, au contraire, par l'abondance et la variété des représentations – et, d'autre part, cela aurait conduit à méconnaître la perméabilité des savoirs, si caractéristique de cette culture.

En effet, à la différence de l'époque actuelle, qui cultive la spécialisation des compétences, l'Espagne ancienne ne conçoit pas les connaissances comme une somme de savoirs étanches : le médecin qui écrit sur le corps, sur la santé et la maladie parle aussi de philosophie, de morale, de pédagogie ou de politique ; le cuisinier qui rédige un livre de recettes s'inspire des connaissances médicales de son temps ; prêtres et moralistes illustrent leur propos d'exemples empruntés à la médecine ; le géographe compare le monde à un immense corps humain, et il en est de même pour les auteurs des traités de théorie politique, qui appuient leurs affirmations sur les connaissances scientifiques et anatomiques de leur époque.

C'est le sort de toute étude transversale et transdisciplinaire que d'encourir le reproche de la superficialité, et on pourrait blâmer dans ce travail l'absence d'approfondissement sur certains sujets extrêmement denses comme la pureté de sang ou la perception de l'altérité dans l'Espagne ancienne. C'est un choix délibéré : dans la mesure où le sujet de cette étude est le sang, nous avons décrit ce qui, *dans ces représentations*, s'y rattache, le rôle que le sang y joue, la vision qui en émane. Le but de cette étude n'est pas d'examiner ces phénomènes en tant que tels (ils ont d'ailleurs suscité

de nombreuses publications savantes), mais la relation qu'ils entretiennent avec le sang. L'analyse exhaustive de ces manifestations nous aurait conduit vers des domaines qui sont du ressort d'autres spécialistes. À chaque fois, par des notes, nous renvoyons à leurs travaux pour ceux qui souhaiteraient approfondir la question.

Enfin, ce travail fait la part belle aux citations, à l'écoute des sources. Reconstruire un univers de pensée c'est, d'abord, faire parler les textes et entendre ce qu'ils ont à dire.

Afin de faciliter la compréhension, les citations en langue étrangère (autre que le latin) ont été traduites. Le texte original figure après la traduction française, quand il y avait un réel intérêt – sémantique, linguistique et stylistique – à avoir accès au texte source dans sa langue d'origine. Sauf indication contraire, dans toutes les citations, c'est nous qui mettons en italiques.

Table des matières

Introduction 5

- Un support de rêverie : l'imaginaire du sang 5
- Une culture du sang 7
- Méthodes et sources 8

Le sang et les savoirs sur le monde 13

- Le sang dans le système des quatre humeurs 13
- L'ambiguïté sémantique du sang 17
- D'une humeur parmi d'autres à la meilleure des humeurs : le primat axiologique du sang 18
- Discours doctrinal et *laus sanguinis* 20
- Le meilleur des tempéraments 22
- L'antithèse structurante du sang et de la mélancolie 30
- *Generositas* contre *avaritia* 31

Le sang, puissance de vie et mort
Voyage au cœur des représentations de la santé et de la maladie 35

- Un merveilleux trésor de vie 35
- Sang, maladie et mort 40
- Les pouvoirs contrastés de la saignée 43

Le sang et le cœur, espaces de l'*anima* et des émotions
Vers les questions d'identité 49

- Le sang et le cœur, espaces de l'*anima* 49
- À la jonction de l'âme et du corps : sang et « esprits » 52
- Sang, cœur, passions et émotions 54

Sang, microcosme et macrocosme 63

- Sang, cœur et soleil 63
- L'analogie du sang et du vin : le vin, substitut métaphorique du sang 70
- Le lait, un dérivé du sang ou un « sang cuit » : la transmission de l'être par le lait 76
- Mythes et merveilles autour du sang 83
- Un bestiaire et un floraire mythiques ou les allégories vivantes de la Passion 92

Une répartition sexuée du sang 97
Le monopole masculin du sang 97
Le sperme, une quintessence du sang 102
Le sang féminin : un « mauvais sang » ou un sang inversé 108
Les autres sangs féminins 117
Les dangers des femmes non réglées 118
Une exception : la dame 131

Les projections sociales du sang
Famille, *gens*, nation et transmission du sang 135
Le discours sur la *gens* : une idéologie lignagère, obsédée par les origines, la généalogie et la famille 136
Laudes hispaniae, historiographie fabuleuse et exaltation de la « race » espagnole 161

Le discours sur les minorités ou la phobie du sang de l'Autre 177
La législation médiévale ou le refus du mélange des sangs 179
Le discours théorique sur la pureté de sang : une exclusion fondée sur les origines 188
L'écriture de la pureté et de l'impureté 203
L'opposition de la *generositas* et de l'*avaritia*, du sang et de la mélancolie 222
Sang impur, saignements honteux et dette de sang : un antisémitisme organisé autour du thème hématologique 227
La racialisation de l'essence et de la différence 230

Le sang dans les représentations de la noblesse et de la roture 235
Noblesse et « bon sang » : le postulat d'une « race » noble 235
Generositas noble contre roturière *avaritia*, ou les multiples visages d'une antithèse structurante 241

Le cri du sang ou l'écriture littéraire du déterminisme hématologique 259
Sous l'habit grossier, le cri du sang noble 260
Le noble élevé par des vilains 261
Le cri du sang ignoble 267
« Bon sang » *versus* « mauvais sang » : l'opposition de deux natures 269

Sang et royauté 271
Pour une mythologie du sang royal 271
La thaumaturgie royale : des pouvoirs fondés sur le sang 273
Autour du roi : une symbolique et une imagerie sanguines 278
Les figures de la *generositas* royale 285

Un ordre raciste et casticiste 297
L'affirmation d'un déterminisme hématologique 297
Un ordre raciste et mixophobique 304
Paysannerie et noblesse, incarnations imaginaires de la *generositas* et du « bon sang » 313

Les marchands et les gens de lettres : *avaritia*, infamie et « mauvais sang » 317
Bon et mauvais sang : deux conduites antithétiques face à l'argent et l'effort 324

Les voix discordantes
La réfutation d'une excellence fondée sur le sang 329
La contestation de l'idéologie lignagère 329
Le refus du déterminisme hématologique 343
La réfutation des hiérarchies fondées sur le sang 351
Vers d'autres modèles d'excellence 368

Conclusions 385
Des représentations à la réalité 386

Bibliographie 393

LE SANG EN ESPAGNE

TRÉSOR DE VIE, VECTEUR DE L'ÊTRE

XV^e-XVIII^e SIÈCLES

CORPS & ÂMES

Au carrefour des disciplines, c'est la totalité d'un individu physique et mental socialement confronté à d'autres corps et à d'autres individualités que cette collection entend embrasser.

Le sang fascine. Encore aujourd'hui, il renferme une charge d'émotion et de mystère, qui trouve ses racines dans les anciens systèmes de représentation, de la fin du Moyen Âge au XVIII^e siècle. L'ancienne médecine inscrit le sang dans le système des quatre humeurs et en fait un véritable « trésor de vie ». Elle l'associe aux « esprits » – qui constituent l'interface entre l'âme et le corps –, au cœur, aux émotions. Le sang est également relié aux questions de genre et d'identité sexuelle. Le sang féminin ne vaut pas le sang masculin. Le sang menstruel, objet d'une véritable mythologie, est associé la souillure, au déchet et au poison. Mais le sang est aussi à la base d'un aliment aussi essentiel que symbolique, le lait, évoqué dans les discours dédiés à l'allaitement et au choix des nourrices. Le sang ne relève pas uniquement du domaine sanitaire : sa représentation convoque des notions-clés comme l'articulation entre le corps et l'âme, la définition et la transmission de l'identité. Il intervient dans la construction d'un véritable « déterminisme hématologique » – dans lequel les caractéristiques physiques et morales se transmettent par le sang –, dans des pratiques d'exclusion, mais aussi dans des discours de tolérance et de la solidarité. Cette rapide évocation des perceptions et des enjeux du sang révèle la densité et la complexité des représentations qui y sont associées. C'est cet héritage ancien, mais jamais oublié, que cet ouvrage se propose d'explorer.

Couverture :

Francisco Ribalta (1565-1628),
Le Christ mort soutenu par deux anges *(détail), huile sur toile, 113 cm X 90 cm, Musée du Prado.*

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure (Fontenay-St Cloud), agrégée d'espagnol, ***Christine Orobitg*** *est professeur à Aix Marseille Université. Elle est l'auteur notamment de* L'humeur noire : mélancolie, écriture et pensée en Espagne au XVI^e et au XVII^e siècle, *et* Garcilaso et la mélancolie, *1997. Ses recherches explorent les textes scientifiques, médicaux, moraux, politiques, spirituels et la littérature dans l'Espagne de la fin du XV^e siècle au début du XVIII^e siècle.*

Presses Universitaires de Provence
Aix*Marseille université Initiative d'excellence
TELEMME Temps, Espaces, Langages, Europe Méridionale, Méditerranée UMR 7303
CNRS
9 791032 001660
29 €